

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

« Jamais les femmes n'ont été mieux habillées qu'aujourd'hui ; leur costume est moulé sur leur personne, dont il fait admirablement valoir les grâces (lorsque le sujet y prête !) C'est un mélange et un assortiment de tissus et de couleur qui charme, une disposition de garnitures qui étonne, une variété infinie d'aspects qui enlève toute monotonie à l'œil et le captive. La coiffure est elle-même à l'unisson de ce progrès dans le goût et jamais le chapeau n'a été plus séduisant ni plus coquet. On peut affirmer qu'à aucune époque de l'histoire le costume féminin n'a réuni un ensemble de qualités aussi séduisantes. En un mot, une femme jeune qui n'est ni bossue, ni hancalée, est à mon avis impardonnable si elle ne sait être ravissante par sa toilette. »

Voilà un premier son de cloche, écoutons-en un autre :

« Je regrette beaucoup la tendance des modes actuelles, dont le tour exagéré est de plus en plus tapageur et provoquant. Une jeune femme strictement habillée au goût du jour, avec sa robe extra-collante et son air hardi, semble vouloir renouveler le fameux défi de la pomme : — Quelle est la plus belle ? voyez et jugez ! — Mais nous ne sommes plus aux temps fabuleux (quoique les notes à payer soient de nature souvent à le faire croire) ; notre siècle est, au contraire, très-positif. Donc, une femme qui se respecte préfère s'abstenir et paraître *démodée* que de sortir de la note calme du genre comme il faut, qui est le propre du caractère de la grande dame et qui la distingue absolument des autres. »

Nos deux aimables correspondantes ont également raison ; nous admirons nos modes avec la première, car il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles sont seyantes aux jeunes ; mais avec la seconde, nous en déplorons les excès. Seulement nous n'y pouvons rien personnellement, et en présence de deux opinions aussi opposées, nous voulons mettre notre responsabilité à couvert. Notre rôle est celui d'un miroir fidèle qui reflète les traits, rendant fidèlement ce qu'il voit ; nous nous contentons de suivre

le courant de la mode, son flux et son reflux, et d'en relever les points saillants. Il nous faut tout dire pour être fidèle ; c'est, d'ailleurs, le meilleur moyen de donner à nos lectrices un choix suffisant et favorable à tous les goûts.

La mode n'étant plus à Paris, mais dans tous les endroits où se trouvent les baigneuses et buveuses d'eau, c'est là qu'il nous faut prendre nos renseignements. La haute élégance est aux écossais, genre madras, et aux palmes anciennes ; mouchoirs à tabac ou vieilles indiennes créoles, voilà les types favoris. Les garnitures de taffetas uni rouge ou gros bleu, les franges et même la dentelle donnent le ton moderne à ces dispositions rococo.

Le modèle suivant suffira pour faire apprécier cette nouveauté : — Sur un jupon de taffetas bleu marine (le taffetas est fort à la mode), il y a une polonaise en oxford à fond bleu et dessin cachemire aux palmes saillantes. Le bas du jupon est entouré d'un volant taillé en biais et froncé, dont la tête est soutenue par un biais d'oxford tout coulissé. La polonaise affecte une forme très-particulière ; elle est tout en oxford, à l'exception des manches qui sont en taffetas. Le dos de ce vêtement n'est pas plus long que celui d'un pale-tot un peu long ; tandis que les devants, boutonnés en biais, forment un double tablier croisé l'un sur l'autre, se prolongeant en deux longues bandes. Ces bandes entourent le jupon en se croisant derrière, puis reviennent se

croiser devant pour faire un beau nœud sur le côté. Cet arrangement, très-original, est d'un goût excellent. Pour le costume en question, les bords de la polonaise, y compris les bandes, étaient ornés de biais de taffetas rouge et de dentelle de Mirecourt.

Indiquons, à l'usage des jeunes filles, le corsage à la suisse, ouvert en carré et lacé sur une chemisette de fine mousseline, faite avec les antiques petits plis doubles.

Le velours noir et le ruban de faille rouge, bleu ou crème,



P. N° 324. — TOILETTE D'EXCURSION.

voilà des appoints indispensables aux toilettes de la saison, qu'elles soient en oxford, en zéphir ou en toile.

Le petit châle à la paysanne est toujours de mise, et nos élégantes ne s'en privent pas au bord de la mer. A tous ceux que nous avons précédemment indiqués, nous ajouterons le châle de mousseline à double pointe entouré de dentelle avec un velours posé sur le pied. Nous citerons encore le petit châle en vrai cachemire de l'Inde, dont les bords sont brodés de guirlandes de fleurs et de feuilles en soies effacées : véritables fichus Marie-Antoinette dans le style du temps.

Pour prendre le bain, beaucoup de femmes ont trouvé commode de se vêtir d'un *duster* en toile grise, simplement piqué et garni de boutons de nacre. Il y a aussi le peignoir, genre *ulster*, en oxford quelconque, ayant deux rangs de boutons aux devants et formant blouse avec grand col marin ; on le relève derrière par des ganses aux boutons de la taille, ce qui permet de mettre ce peignoir sur un jupon de soie. Un capulet, ou une mantille en tricot de laine, jeté sur les épaules, complète pour le matin ce négligé fort avenant.

Les cabines d'osier font florès sur les plages et dans les montagnes, pour abriter des courants d'airs les gentilles malades. A l'intérieur, ces cabines sont capitonnées de soie bleue, rouge, etc., avec siège confortable, tablettes de chaque côté pour lire ou travailler. Tout enfin a été prévu pour donner à ce « box » l'agrément et l'élégance voulus.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 324.

TOILETTE D'EXCURSION. — Costume en toile de Vichy écriue et à rayures bois. — Jupon et cuirasse formés de l'étoffe rayée, avec plissés à la vieille formant tête à deux volants ; même plissé dans le haut du corsage. — Tunique et manches en étoffe écriue ; plissés et nœud de ruban au bas des manches. Poche sur le côté du tablier, avec nœuds de ruban assorti. — Chapeau *Policeman*, en paille anglaise ; passe plate et fond peintu. Écharpe de gaze crème autour de la calotte, passant sous le cou et nouée derrière, avec bout flottant.

G. N° 661.

TOILETTES DE BAL POUR VILLE D'EAUX. — 1. Costume en taffetas rose et gaze bleu pâle. — Robe princesse (en taffetas rose) à traine unie, garnie devant d'un volant plissé. — Premier tablier (en gaze bleue) à bords dentelés et garnis de guirlandes de feuillage brun, brodées en soie plate, avec liséré de soie brune. — Polonaise décolletée en carré comme la robe, bordée de marron dans le haut, avec « modestie » intérieure en tulle blanc plissé et rayé de lisérés marron. Ce vêtement est lacé dans toute sa hauteur derrière (la robe est fermée de la même façon) et il se termine en deux pointes sur la traine de soie. Le côté de la polonaise est drapé de façon à relever le tablier et tous deux retombent en pointes. Mêmes lisérés et broderies de soie marron sur tous les bords. — Souliers de taffetas rose à barrettes marron et bouffettes bleues.

2. Costume en taffetas blanc recouvert de tarlatane blanche. — Jupon à traine, entouré d'un grand volant plissé en tarlatane. — Tablier et tunique en tarlatane, bouillonnés l'un et l'autre, avec montant de même étoffe. Des guirlandes de lisérons de toutes couleurs, avec feuillage, ornent et traversent le jupon en biais. — Cuirasse en taffetas et tarlatane, encadrée du haut et du bas de blonde anglaise blanche ; mêmes fleurs sur les épaules, au milieu, devant et sur le côté. — Lisérons assortis posés en guirlande et en traine dans les cheveux.

G. N° 666.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Costume en linon bleu pâle et dentelle noire. — Robe princesse (formant le dessous) garnie d'un très-haut plissé maintenu par plusieurs fils passés à l'envers. Même garniture au bas des manches, qui sont presque plates. — Tunique de dentelle noire s'ouvrant

en châle sur la robe et fermant en biais sur le côté de la manche, où elle est garnie d'un nœud de ruban bleu. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc.

2. Petite fille de six ans. — Costume de toile écriue. — Jupon court uni et polonaise garnie devant d'une double rangée de boutons de nacre. — Paletot anglais sans manches, avec col marin garni d'une petite guipure écriue sur tous les bords.

3. Costume en taffetas rose et filet de soie blanche. — Robe princesse pour le dessous, garnie dans le bas de tous petits volants froncés. Le corsage est décolleté sur une guimpe de mousseline faite à petits plis, avec ruche et jabot de dentelles. Le bas des manches est orné d'un revers encadré de plissés, avec nœud de velours sur le dessus. — Polonaise en filet, décolletée dans le haut comme la robe, avec franges dessinant une herbe. Mêmes franges sur les bords inférieurs et nœuds de velours avec franges posés en échelle sur le milieu de la polonaise. Boucles de ruban rose, plates et à bouts flottants, fixant le relevé de la tunique sur le côté.

Description de la gravure coloriée n° 1344.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume Breton, composé de faille marron et de limousine grisaille à rayures multicolores. — Jupon à traine, uni derrière, tout plissé devant où il est coupé par cinq galons de broderie bretonne. — Cuirasse-habit se prolongeant en longs pans sur les côtés, lesquels soulèvent le jupon en pouff par un galon ; des groupes de boutons de nacre, placés trois par trois, ornent les bords de l'habit, ainsi que la petite poche carrée qui est garnie d'un galon. Le corsage est ouvert en biais sur un devant de corselet en velours noir découpé en forme de cœur (selon le caractère du costume breton). Des galons ornent le corselet et le corsage sur lequel sont posés des groupes de boutons. L'intérieur de ce corsage, ainsi complété, est rempli par une chemisette d'organdi, toute bouillonnée et coulissée, avec ruche dans le haut fermant derrière. Velours noir avec cœur et croix d'or soutenant la ruche. Le galon breton entoure le haut et le bas des manches, ainsi que les bords inférieurs de la cuirasse. — Chapeau *Watteau* en paille d'Italie, garni d'un large nœud alsacien en velours noir et d'une plume blanche. — Ombrelle-canne en faille rouge avec volant de dentelle noire.

2. Costume en faille et armure de laine *cuir de Russie* de deux tons. — Jupon à traine, entouré d'un haut volant monté à tête. — Cuirasse garnie devant et derrière de galons brodés ; plissés et volants au bas de la manche, reliés par un galon semblable. Le tablier est drapé, ainsi que la tunique, sur la cuirasse dont ils cachent le bord inférieur ; la tunique est entrecroisée derrière sous forme de pouff. Galons brodés sur tous les bords. — Lingerie plate en toile. — Chapeau noir en paillasson, garni d'une couronne de plumes. Tête d'oiseau dans le bas derrière et plume rouge dans le haut.

Patrons tracés annexés au journal.

La feuille de patrons tracés annexée à notre 1^{er} numéro d'août contient les six modèles suivants :

1. Polonaise pour toilette de ville ou de plage.
2. Corsage de bal.
3. Chapeau, genre capote.
4. Costume Breton pour plage.
5. Blouse croisée pour petit garçon.
6. Robe en nansouck, garnie de broderie, pour enfant.

LES PAROLES D'OR

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les porter.

LA ROCHEFOUCAULD.

On a toujours plus d'esprit et d'agrément quand on s'abandonne dans la conversation, sans faire aucun calcul de vanité ou d'amour-propre.

M^{me} NECKER.

CAUSERIE

Le soleil, voilà l'actualité véritable. Bonne ou mauvaise, avanteuse ou néfaste, n'est-ce pas l'influence de la chaleur qui régit tout en ce moment? Tandis qu'on l'injurie,

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Il verse même des torrents de copie. Nous en appelons aux reporters attirés, aux spécialistes de faits divers. La chaleur est une collaboratrice précieuse.

Enfin, le voici revenu, le beau temps des chiens enragés, des insolations subites, des apoplexies foudroyantes.

C'est aujourd'hui qu'on peut sortir les antiques clichés sur le dogue hydrophobe qui pendant toute une après-midi a « semé la terreur » dans un quartier « d'ordinaire paisible », — sur le « courageux sergent de ville » qui a « tenu tête » pendant dix minutes à l'animal venimeux et qui est sorti vainqueur de la lutte. C'est le moment de reprendre les vieilles tirades sur le danger de boire froid quand on a chaud, et l'histoire classique du monsieur qu'on a vu « tressaillir tout à coup » et « tomber soudainement sur le trottoir » après avoir ingurgité un bock à la glace. N'oublions pas le cortège habituel des malheureux qui, sous le coup de la fièvre chaude, — la fièvre la plus naturelle en ce moment, — se sont précipités du cinquième étage dans la rue en s'imaginant piquer une tête dans un bain froid.

Chiens enragés, insolations, suicides, voilà pour le courant et pour la bonne moyenne du reportage d'été. Mais ce n'est pas tout : il reste l'imprévu, et le regain vaut souvent la moisson. Elle est fournie, cette semaine, la chronique de la chaleur; tout en vient, tout y revient : on n'a qu'à choisir.

Choisissons au hasard parmi les effets du soleil de juillet. Voici d'abord l'apparition de *L'Etoile* éclos à ses premiers rayons, — pardon pour la métaphore : elle est incohérente, mais il fait si chaud ! — *L'Etoile* est le journal des cafés, restaurants et autres établissements du même genre. Orgeat, limonade, bière, voilà sa devise. *L'Etoile* veut combler une lacune, et nous osons lui affirmer qu'elle la comble avec le plus remarquable à-propos. C'est dans un instant comme celui-ci qu'on s'aperçoit que les sodas manquent d'organe et que les mazagrans réclament depuis longtemps un moyen de correspondre directement avec le public. *L'Etoile* tombe donc à merveille, et nous lui souhaitons de grand cœur de filer le plus tard possible.

Ceci, c'est un des bons effets de la chaleur. Il y en a de mauvais ; car il ne respecte rien, ce soleil torride ; il s'attaque aux plus hauts personnages : on l'a bien vu au Sénat !

C'est encore la chaleur qui a fait baisser les eaux de la Seine, sans considération pour le voyage entrepris par le conseil municipal de Paris, et qui a forcé nos édiles à dîner à minuit sonnant. Vous pensez si les plats étaient trop cuits, et le gigot brûlé :

Un diner réchauffé ne vaut jamais rien...

Surtout quand il se termine à une heure du matin, comme celui-là !

Ce sont là quelques échantillons des méfaits de la chaleur actuelle ; mais qui pourrait tout relever ? Parmi les résultats les plus curieux de la température, nous voulons encore citer l'exemple d'un grand magasin qui annonce un rabais considérable pour cause d'expropriation. En fait, le rabais de moitié consiste en une augmentation d'un tiers sur les marchandises. Le phénomène est surprenant. Que voulez-vous, c'est la chaleur !

Nous allons oublier la grande victime du moment, c'est-à-dire le théâtre. Toutes les autres infortunes réunies ne sont rien à

côté de celle-là ! Quand le thermomètre monte, le niveau diminue chaque jour dans la caisse, qu'il s'agisse de drame ou d'opérette, qu'on ressorte les mannequins empaillés de *Louis XI*, ou les husards légendaires de la *Fille Angot*. Remarquez cependant que, grâce à la température actuelle, on a en outre de sa stalle un bain de vapeur, un bain complet, sans augmentation de prix ; mais le public est ainsi fait qu'au lieu de goûter ce supplément, il s'éloigne des théâtres transformés en hammams pour se porter en foule aux cafés-concerts.

Ah ! le café-concert, c'est le triomphateur du jour, — ou plutôt du soir. — Mauvaise bière, mauvaise musique, orchestre de contrebande, chanteuse à tout faire, le public se jette sur cet amalgame équivoque, — le mêlé-cassis de l'art, — avec une soif que rien ne rebute. Pourvu qu'on lui serve le grand air, la belle étoile et le plein vent, il ne se montre pas difficile sur le reste. Aussi en abuse-t-on pour lui repasser tout le vieux fonds des romances sentimentales et des grivoiseries d'opérette, tous les ténors éraillés dont la province ne veut plus, toutes les nudités suspectes dont l'hôpital ne veut pas encore. Il est ainsi fait, ce cher, intelligent et spirituel public parisien, qu'il accepte, sans protester, ce ragoût indéfinissable et même qu'il y applaudit. Il va là en famille : femmes, enfants, frères et sœurs. Nous y avons vu jusqu'à des nourrices.

Et cependant il y aurait quelque chose à faire pour concilier les deux hygiènes, celle du corps et celle de l'esprit. Puisque le public veut un théâtre d'été, il conviendrait de lui donner un spectacle d'été qui ne fût pas un pot-pourri des refrains de barrière. Ce spectacle-là est tout trouvé. Nous y pensions hier en relisant le dernier livre de Théodore de Banville, ces *Esquisses parisiennes* où, descendu de l'Olympe, il a semé à pleines mains, sur le simple canevas de la prose, tous les trésors d'une imagination féérique. Ah ! les poètes ! laissez-les faire, et, à force de jeter, en enfants prodiges, les perles et les rubis, ils feront passer pour des avarés les prosateurs vulgaires, incapables de servir aux lecteurs un menu de pierres précieuses.

Donc, nous nous étions promené, en compagnie de l'auteur, à travers le monde couchant des Parisiennes de Paris, et ce monde panaché n'avait plus de mystères pour nous, grâce à notre guide. Nous avions vu le décor et la coulisse, le dessus et le dessous des cartes. Restait la conclusion, le dernier chapitre. Celui-ci s'appelle *l'Illustre théâtre* et parle du vrai théâtre d'été.

C'est la comédie italienne : c'est Colombine, toute pomponnée de rubans qui volent à la brise ; c'est Cassandre, c'est le doux et naïf Pierrot, c'est le souple Arlequin. Voilà le théâtre qui conviendrait aux spectacles en plein air, avec son cadre élastique, ses scénarios faciles et la trame légère de ses intrigues.

« Ecoutez-moi, mes bons serviteurs. A défaut de *Plutus* et des *Oiseaux*, qu'on se rappelle la tragédie de Scapin et de Zerbinette. Arlequin, reprends la rose qui fait aimer, et toi ta face claire de lune ! Il me faut la vie, la passion, le regard flamboyant, le mot rapide, épigramme au tranchant d'acier, le vin dans les verres et le rire aux dents blanches, la lyre harmonieuse et le fouet sanglant, la joie bien portante et la sainte ironie. Souvenez-vous que je viens d'Athènes ! »

Ainsi parle la muse de M. de Banville, et l'écho lui apporte le refrain de quelque ineptie... Hélas ! c'est un rêve.

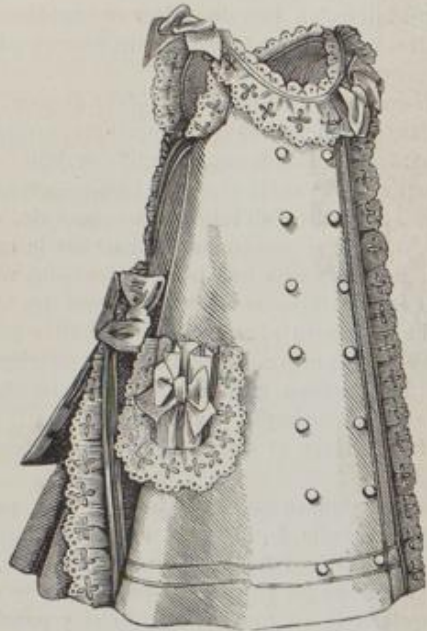
Arlequin et Colombine
Vers le pays où l'on dîne
Hier se sont envolés...

Ce n'est pas ce cher, intelligent et spirituel public parisien qui leur fera un pont d'or pour revenir. Il est habitué au mêlé-cassis et ne veut pas sortir de là. — C'est la chaleur !

Ludovic SAUVEUR.

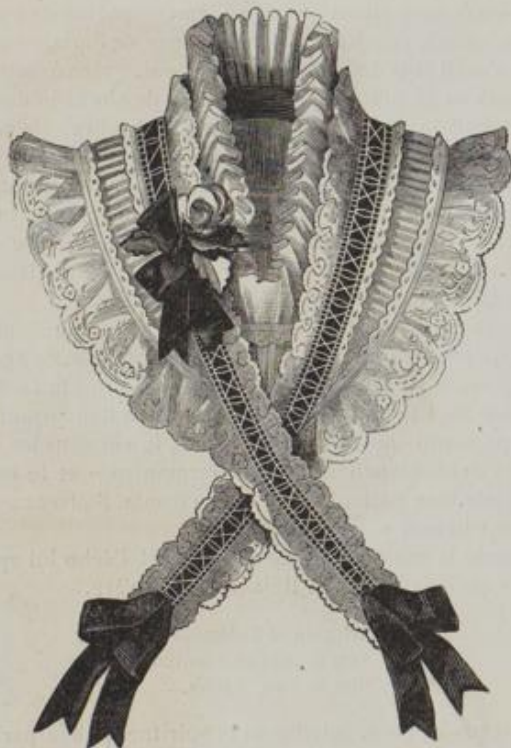
DETAILS DE MODES

1 et 3. Robe de piqué blanc pour fillette de cinq à sept ans. — Cette



1. Robe pour fillette (vue de devant),

dont le devant est de forme princesse, est boutonnée sur le côté par deux rangs de boutons de nacre; dos plat et jupe froncée. De grands revers sur les côtés, se réunissent en pointes au bas de la taille avec un



2. Fichu pour robe ouverte en carré.

nœud de ruban bleu. Des bandes de broderie anglaise ornent l'ouverture de la robe devant, les bords des revers, le haut du corsage et l'entournure du bras. Nœuds papillon sur les épaules.

2. Fichu pour robe ouverte en carré. Le corps principal est en organdi, plissé à petits plis maintenus, formant une « modestie » carrée devant. Ruche de tulle ou crêpe lisse à l'intérieur et volant de valenciennes sur le bord extérieur. Un entre-deux bordé de mêmes dentelles, avec un velours noir posé dessous, entoure le haut du fichu pour croiser dans le bas et se



3. Robe pour fillette (vue de dos).

terminer par des nœuds papillon. Nœud semblable groupé avec une rose sur le côté de la ruche.

4. Fichu de dîner ou de soirée. Le corps principal, en crêpe lisse, est drapé en trois plis se prolongeant en pointes devant. Par derrière, une



4. Fichu de dîner ou de soirée.

couture faite au milieu donne à ce fichu le caractère d'une petite pèlerine, deux volants de blonde anglaise en marquent le tournant. Une dentelle semblable, mais plus basse, garnit les pans, qui se réunissent à la taille sous un nœud de ruban bleu pâle; ces derniers se relient, par une traverse de ruban tordu, à un autre nœud placé de côté.

5. Calotte russe en paille anglaise : coiffure de fillette. Un large entourage de myosotis forme, sur le bord du chapeau, l'unique et gracieuse garniture de ce modèle.

6. Chapeau « à la jeune femme », en paille anglaise grise. Passe très-renversée et calotte melon. Ruche de ruban de gaze bleue autour de la calotte et bavolet plissé de même étoffe. Large bandeau de fleurs des champs sur le devant.

7. Capote de paille de riz formant bavolet plissé. Nœud alsacien en ruban rouge, avec traverse et brides se nouant devant. Bandeau de coquelicots sous la passe devant.

ECHOS DE LA MODE

Ceux qui affirment que les modes sont stationnaires en ce moment, se trompent. Les chaleurs, les voyages, la vie aux champs, surtout les exercices équestres auxquels se livrent constamment les femmes du grand monde, ont amené des changements notables dans leur manière de se coiffer et de s'habiller.

Pour la ville et les sorties du matin, la robe adaptée n'est plus du tout de mise; elle a fait place à la blouse, serrée à la taille, garnie de broderies, à col marin, et aussi à la robe avec paletot demi-ample. Toutefois, la robe adaptée et à traîne a conservé tout son prestige pour les salons. Les femmes bien faites n'ont aucune tendance à répudier une forme qui

Dans les hautes régions du monde, les femmes se coiffent maintenant sans le secours des chignons grotesques que les coiffeurs de profession avaient eu l'art de leur imposer. Elles se contentent de leurs propres cheveux qu'elles portent très-courts, comme cela s'est pratiqué sous le premier Empire, comme les portaient M^{me} Récamier et la reine Hortense, en un mot à la *Titus*; désignation qui fut donnée au genre de coiffure que le futur successeur de Vespasien avait empruntée, avant son avènement au trône, à la belle Bérénice.

Il est évident que cette mode ne peut être adoptée que par les femmes dont les cheveux frisent ou bouclent naturellement. C'est très-séant, à la condition que ce genre de coiffure soit accompagné d'un chapeau Louis XIII, surmonté d'une longue plume et crânement relevé à l'un de ses bords.

Lorsqu'une femme est en grande toilette, elle tirera parti de cette coupe de cheveux à l'aide de gracieuses bandelettes et de fleurs naturelles artistement placées. Cela est d'un bien autre effet que des fleurs mises dans de faux cheveux amoncelés sur la tête.

Le style de cet attifet exige comme corollaire ou la robe amazone ou la robe à longue traîne. Généralement il convient que la robe soit d'étoffe foncée ou de piqué blanc; l'effet produit alors par l'ensemble de cette tenue est tout à fait gracieux et digne d'un portraitiste à la façon de Carolus Durand aujourd'hui, des Alfred de Dreux naguère, de Watteau plus anciennement



5. Calotté russe pour fillette.



6. Chapeau « à la jeune femme ».



7. Capote de paille de riz.

leur sied à merveille et qui leur donne tant d'avantages sur des émules corpulentes.

encore, ou de Landseer, le peintre de la salle des beautés au palais de Windsor. Eugène CHARP.

PLANCHE G. N° 666. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DE VILLÉGIATURE



1344

Julis David

J. Boyer

A. Long, imp. r. des Marais 66

Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

*Coiffures de M^{lle} Marie Bataillon, r. Chère, 5. - Stoffes pour deuil des
Magasins de La Scabieuse, r. de la Paix, 10. - Supons et Couronnes de P. de Plument, rue Vivienne, 33.
Passementerie et Garnitures (H^{os} 70^{es}) de la M^{me} Vatelot & C^{ie}, r. Embury, 39.*

Entered at Stationer's Hall

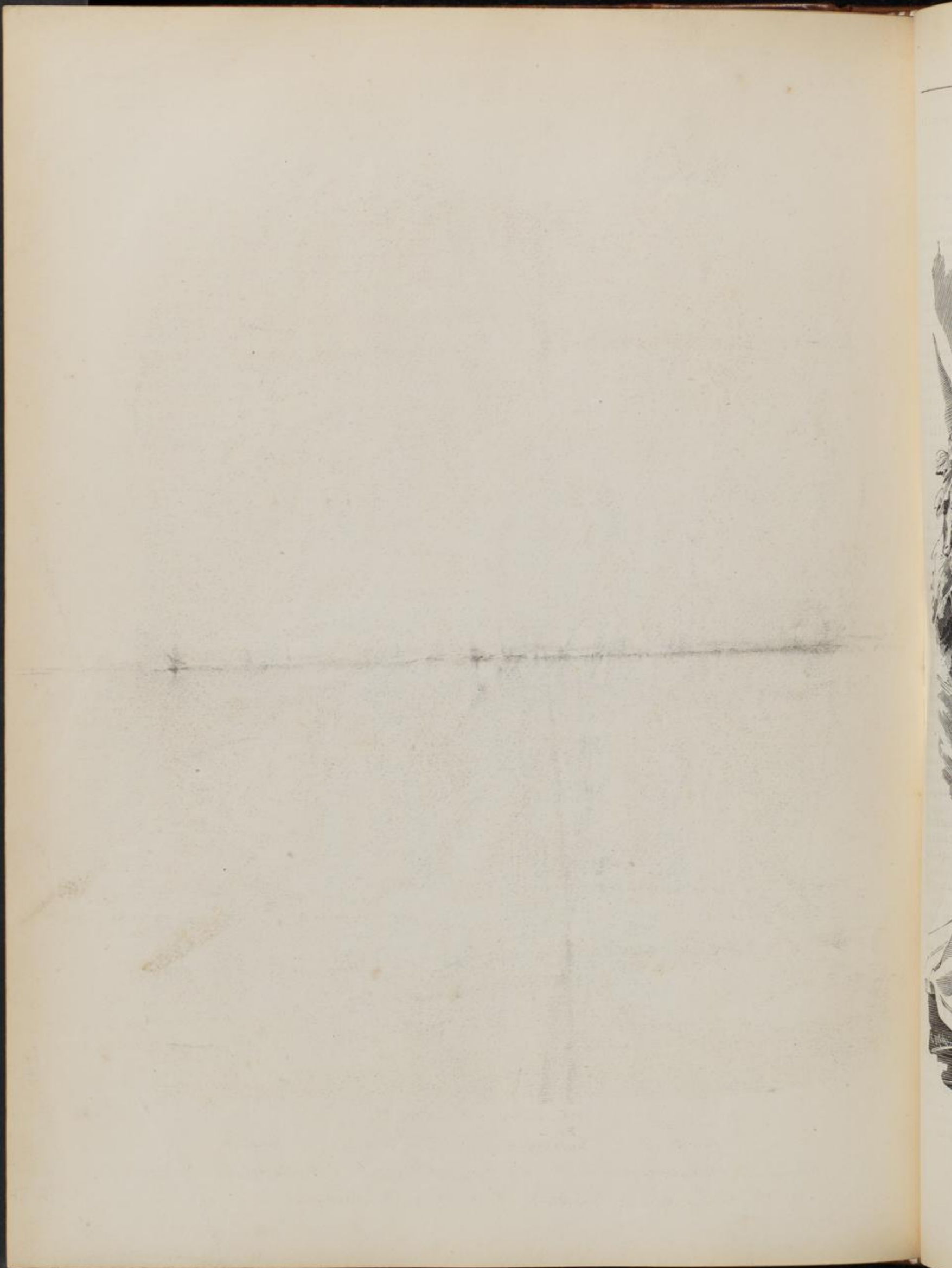


PLANCHE G, N° 661. — DESCRIPTION, PAGE 374.



TOILETTES DE BAL POUR VILLE D'EAUX

LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE. — SUITE.)

Enfin Rosalie n'eut plus qu'une nuit à passer près d'Etienne.

Cette nuit-là fut tout à fait réparatrice pour le blessé, qui s'était endormi plus promptement et plus profondément que d'habitude.

Vers deux heures, Franck, désireux de savoir comment Etienne se reposait, se leva bien doucement, revêtit sa robe de chambre, marcha sur la pointe des pieds, et, par un vitrage qui permettait d'apercevoir le malade dans son lit, il regarda.

O surprise! Comme Etienne sommeillait de la façon la plus calme, Franck vit Rosalie se pencher sur le front du jeune homme et y déposer un baiser.

Après, la garde-malade revint s'asseoir en face d'Etienne, qu'elle contempla silencieusement.

Quand le premier moment de surprise fut passé, Franck, cédant à une pensée subite, tourna ses regards vers Rosalie, qu'il observa pendant quelque minutes.

De grosses larmes coulaient le long des joues de cette femme.

Franck se retira, retenant son souffle jusqu'à ce que, en se recouchant, il s'estimât assez édifié par cet incident pour conclure :

— Assurément il existe une certaine ressemblance entre Rosalie et Etienne... Et ce baiser tout maternel et si tendre! Ces soins si diligents!... Je le parierais : Etienne est le fils de Rosalie!... Oui, oui, je me rappelle bien avoir rencontré la fausse garde-malade... soit dans le quartier Saint-Victor, il y a vingt ans, soit en province, soit dans la rue que nous habitons aujourd'hui. Cela mérite une attention soutenue. Il convient que j'en aie bientôt le cœur net...

Le lendemain, en réglant ses comptes avec Rosalie, qui paraissait fort émue, Franck lança cette interrogation soudaine :

— Madame, n'avez-vous pas connu, naguère, dans un quartier ort éloigné de notre demeure actuelle, une institution de jeunes gens dirigée par M. Brissaud ?

A ces mots, Rosalie éprouva un trouble très-visible. Elle balbutia :

— Je ne me rappelle pas bien... oui... peut-être... Depuis longtemps j'habite une maison proche de la vôtre...

— Recueillez vos souvenirs, madame, reprit le mathématicien, qui énonça la date précise du jour où un panier contenant un enfant avait été descendu dans la cour de l'institution Brissaud.

Aussitôt Rosalie poussa un profond soupir. Elle trembla de tous ses membres, et, surmontant sa timidité :

— Monsieur! monsieur! Épargnez-moi, dit-elle avec une agitation qui achevait de divulguer, malgré elle, son secret déjà à demi surpris par l'ami d'Etienne.

Franck fit un geste bienveillant qui rassura Rosalie. Sans insister, il alla droit à son secrétaire, pour y prendre une petite somme d'argent qu'il présenta à son interlocutrice.

Mais celle-ci :

— Il m'est absolument impossible d'accepter, dit-elle. Je ne puis ici recevoir un salaire... Oh! non non! Etienne est sauvé! Etienne vivra! Cela me suffit... Cela me paie amplement des soins que je lui ai donnés.

En vain Franck insista, cherchant à la faire changer de détermination. Elle repoussait la main qui lui offrait de l'argent.

Comme Franck considérait Rosalie avec attendrissement, et avec une certaine sévérité tout ensemble, la garde-malade ne songea point à se retirer.

Loin de là, ayant fermé la porte qui donnait dans la chambre d'Etienne, elle supplia le mathématicien de daigner l'entendre, parce qu'elle devait lui expliquer les causes de sa conduite coupable.

— J'attends votre récit, madame, dit l'ancien répétiteur... Regardez-moi comme un discret confident.

IV

Rosalie, après avoir fait un suprême effort sur elle-même, commença ainsi :

— Je demeurais avec ma mère dans une maison contiguë à celle qu'occupait M. Brissaud. J'avais dix-sept ans. On me disait jolie. Nous travaillons dans les châles, pour un marchand en gros de la rue de Cléry. Dans plusieurs circonstances, M. Brissaud eut occasion de me voir, de me parler. Je lui plus et bientôt, dans des lettres que j'ai conservées, il me déclara son amour, il me fit les promesses les plus positives. Il se présentait en futur mari...

— C'est bien l'éternelle histoire de la séduction!

— A l'aide d'un véritable roman, trop long à vous raconter, imaginé pour triompher de mon inexpérience, et aussi, je dois l'avouer, en caressant le désir que j'avais de m'élever au-dessus de ma condition, cet homme devint l'unique objet de mes pensées... Puis je me berçais d'une folle espérance. Je ne doutais point de devenir bientôt la femme de celui qui m'avait fait de si beaux serments... Oh! monsieur, il faut que vous ayez été l'ami le plus constant d'Etienne pour que je vous fasse de si pénibles aveux!...

— Parlez, dit Franck. J'ai maintenant hâte de tout savoir.

— Ma mère mourut, continua Rosalie. Une maladie foudroyante l'enleva. Elle mourut ignorant mon malheur. Mais à peine elle eut fermé les yeux que je pus mesurer l'étendue de mes maux. J'étais mère, hélas!... A dix-neuf ans, seule sur terre, abandonnée par l'homme que j'avais tant aimé, je ne gardai plus aucune foi en l'avenir. Je me sentais écrasée sous le poids de ma faute... Mais je voulus me venger!... J'exécutai un projet dont vous connaissez quelques détails, et qui a eu pour conséquence l'adoption d'Etienne par les élèves de l'institution Brissaud.

— Comment vous est venu l'idée de nous confier votre enfant? demanda Franck ému de compassion.

— Vous la trouverez naturelle, reprit Rosalie, quand vous saurez la suite de mon histoire, quand vous aurez appris le nom du père d'Etienne... Oh! je ne vous cacherai rien, monsieur! Vous me commandez? Vous flétrissez de toutes les forces de votre âme, si généreuse et si belle, l'indigne mère qui manqua de courage après avoir failli au devoir, et qui, ayant un fils, ne sut pas réparer du moins sa faute en élevant elle-même cet enfant qui, lui, n'était pas coupable de sa naissance?...

— Tout dépend des circonstances, observa gravement Franck.

— Oh! merci pour votre indulgence!... Un mot suffira pour que vous compreniez ma conduite... Le père d'Etienne s'appelait Brissaud!

— M. Brissaud! s'écria Franck au comble de l'étonnement. Oh! oh! qui l'aurait cru! oh! l'hypocrite!

— Lorsqu'il m'eut lâchement délaissée, je le menaçai de poursuites incessantes... Mais il implora ma pitié, pour ainsi dire... Et je n'eus pas la force de le perdre, en frappant sa femme, innocente de son crime!

— Vous avez eu raison d'agir ainsi.

— Cependant la pauvreté m'étreignait, et je me débattais en vain sous les griffes de la misère... Je voulus que mon fils ne partageât pas mon sort... J'usai d'un stratagème. Me rendant chez une amie, qui habitait notre ancienne maison, à côté de la pension Brissaud, je l'intéressai à mon malheur, je la fis complice de mon désespoir. De très-grand matin, après avoir passé la nuit chez elle, je plaçai le petit innocent dans un panier et je le descendis dans votre cour. Personne ne se douta de la chose... Quant à M. Brissaud, il dut bien se rendre compte de mon acte prémédité, du dépôt que je lui confiais... Mais il se garda de faire des

recherches, de me trahir, de me dénoncer. Qui sait? ses entrailles de père s'émurent... Il donna asile à son enfant! Maintes fois j'ai résolu de me faire connaître au fils qui, par vos soins, grandissait de corps et d'intelligence. Plus j'étais ignorante, misérable, anéantie, plus je savourais la joie de le savoir instruit, hors de peine, destiné à une carrière honorable... Jamais, depuis, je n'ai revu M. Brissaud... L'homme qui s'est joué de mon amour, qui par caprice a torturé mon cœur, n'existe plus... Je reste dans ma pauvreté humiliée, douloureuse, je combats toute pensée de troubler la vie d'Etienne, en me nommant à lui... Ne vous figurez pas, monsieur, que j'aie de l'indifférence pour ce fils déjà glorieux, envié par ses rivaux, aimé d'une femme qui aura le bonheur pur de vivre auprès de lui... Depuis le jour où j'ai eu la triste courage de m'en séparer, j'ai cherché, j'ai multiplié les occasions de l'apercevoir... Quand il passait, tout jeune, pour aller, sous votre conduite, au collège Henri IV ou à la promenade, je le couvais du regard, et je pleurais. Plus tard, où qu'il fût, je vins loger dans les environs, de manière à me tenir au courant de ce qui lui arrivait. Oh! souvent, quelles muettes et profondes jouissances j'ai intérieurement éprouvées! Chacun de ses nombreux succès compensait une de mes tortures, effaçait un de mes remords, me payait tous les sacrifices que je m'étais imposés pour ne pas lui dire, en implorant mon pardon: « Je suis ta mère! »

— Et aujourd'hui?...

— Aujourd'hui, lorsqu'il vient d'échapper à un si grand danger, je remercie le ciel d'avoir connu sa maladie, pour lui prodiguer, en cachette, des soins maternels!...

— C'est bien, dit Franck en se frappant le front.

— Vous respecterez mon secret, monsieur, et vous continuerez de guider Etienne jusqu'au jour où vous déciderez que je puis lui avouer...

— Oh! oh!... Je verrai... je ne dirai rien... répondit Franck en hochant la tête.

Ces quelques mots percèrent le cœur de Rosalie.

Elle rompit l'entretien en disant:

— Je reviendrai quelquefois, n'est-ce pas? pour voir mon fils, pour le voir seulement!

Et Rosalie prit congé de Franck. Elle n'était pas sans inquiétude sur les déterminations ultérieures du mathématicien.

Celui-ci, resté seul se rappela les paroles de cette femme. Il décida, dans sa sagesse, qu'il convenait de disposer toute chose de manière à préparer un dénouement heureux pour la mère et pour le fils.

Telle fut la première pensée du mathématicien.

Mais lorsque, complètement revenu à la santé, Etienne reprit sa vie ordinaire, un sentiment nouveau s'empara de Franck.

Il conçut une sorte de jalousie. Il craignit que, tôt ou tard, Rosalie ne revendiquât ses droits imprescriptibles, et que, en conséquence, la parenté entre lui et Etienne ne s'altérât sérieusement. Ce fils pouvait le sacrifier à sa mère, aller vers elle, le quitter, préférer à tous la femme qui lui tendait les bras.

Rosalie dérangeait donc le problème de Franck. Selon lui, elle avait le droit, elle aurait la volonté de détruire, par un mot, l'ouvrage de vingt années. Jamais Etienne ne s'était appesanti sur la question de sa naissance. Lui en parler, qu'elle imprudence insigne!

Qu'advierait-il de Franck, au cas où l'influence d'un véritable parent annihilerait la sienne? Il ne posséderait plus que la moitié, à peine, du cœur de celui dont il avait fait son idole. A coup sûr, il en mourrait de chagrin.

Aussi, loin d'engager Rosalie à se nommer, Franck, la première fois qu'il revit cette rivale, lui donna presque à entendre que le jour où Etienne saurait la vérité, elle n'aurait plus à compter sur un dévouement absolu de sa part.

C'était mal sans doute. Mais cela s'accordait avec le caractère de cet homme bizarre, n'agissant en rien comme les autres, et

poursuivant à outrance une idée fixe. Etienne était sa chose, sa propriété, — disons le mot: son problème vivant.

V

Cependant l'ingénieur, guéri, avait repris ses travaux. Son talent grandissait, et sa position, comme spécialiste, devenait considérable.

Dans les réunions officielles du ministre, il paraissait toujours entouré d'un groupe de notabilités industrielles, qui le tenait en haute estime. Plusieurs invitations privées le faisaient, en outre, pénétrer dans les intérieurs opulents, où il était fort recherché.

De temps à autre, Rosalie venait visiter Etienne et Franck, en gardant la plus complète réserve. Si l'un d'eux avait besoin de quelque aide, soit pour le linge, soit pour certains soins domestiques, il consultait l'excellente femme dont la valeur était justement appréciée.

Les choses ne cessaient de marcher au gré d'Etienne.

Franck, lui aussi, ne se sentait pas d'aise, tant Rosalie avait exactement suivi ses injonctions.

Plusieurs années s'écoulèrent, marquées par les fortes œuvres et les succès croissants d'Etienne, désormais passé à l'état de savant non contesté. Honneurs, récompenses, gains superbes, tout semblait vraiment lui tomber du ciel. Chacun citait son heureuse fortune.

Mais, tout à coup, le front de l'ingénieur se rembrunit.

A son air inquiet, parfois troublé, incessamment nerveux, Franck devina quelque contrariété nouvelle, dont, selon l'usage, il voulut avoir sa part.

Il interrogea Etienne sur ce point délicat.

— Je n'ai aucun chagrin, mon cher Franck, répondit l'ingénieur. Seulement je te dois un aveu qu'il ne me coûtera pas de te faire.

— De quoi s'agit-il donc? Allons, avouez, monsieur, avouez! dit Franck un peu rassuré.

— Volontiers. Je suis amoureux... déclara Etienne.

— Amoureux, toi! s'écria Franck, comme s'il n'eût pu admettre une telle énormité. Voilà, en effet, du nouveau. Etienne donne dans le travers! Etienne est amoureux!

— Ah! dame, tu ne l'attendais pas à cela?

— Non, certes. L'amour est un méchant bambin muni d'un carquois, et aux traits duquel j'ai toujours su me dérober. L'amour horreur des mathématiques; celles-ci le lui rendent bien. Les mathématiques ne peuvent s'accorder avec le dieu qui inspira Anacréon.

— Sur ce point, cher Franck, il me semble que tu émettes des idées fausses. Pour être mathématicien, on n'en est pas moins homme.

— Parfait!... Mais...

— Je te le répète, interrompit brusquement Etienne, tu émettes de fausses idées... Tu sais pourtant, Franck, que j'ai un esprit sérieux, un cœur qui ne joue pas avec les sentiments.

— Est-ce que tu ne me l'as pas prouvé?

— Eh bien! laisse-moi achever ma confidence, repartit vivement Etienne assez radouci.

Le jeune homme annonça à l'ancien maître d'étude qu'il avait rencontré, dans les salons d'un inspecteur des mines, une personne charmante, avec laquelle il avait fréquemment dansé, et dont la conversation lui avait révélé le vif et rare esprit. Mademoiselle Blanche Guérin était jolie, aimable, gracieuse au suprême degré; peu riche, heureusement, car sa très-mince fortune permettait qu'il la demandât en mariage...

— Patatras! voilà mon échafaudage qui s'écroule, dit Franck avec une gaieté railleuse... Baste! j'avais disposé tout pour que monsieur Etienne vécût en célibataire, comme moi; je m'étais bercé du doux espoir qu'il suivrait mes traces et ne voudrait que

la science pour compagne de ses jours et de ses nuits !... Mais les deux yeux d'une jeune fille ont brisé cet espoir...

Tout bas le mathématicien ajoutait :

— Et rendu mon problème insoluble !...

— Ainsi, tu serais mécontent si je me mariais ?

— Je ne dis pas cela, Etienne. Ta volonté est libre, *liberum arbitrium*. Si tu crois que l'amour et la science puissent faire bon ménage, marie-toi, mon garçon. Je n'y mets aucun obstacle...

— Merci, Franck, grand merci... Des difficultés s'élèveront peut-être... Sans famille, seul au monde, j'ai trouvé en toi un guide, un protecteur, un père... Je chercherai à nouer des relations avec les parents de mademoiselle Blanche Guérin, et au moment propice je te chargerai d'aller demander la main de celle que j'aime...

— On ira. Qu'importe la différence de nos manières de voir ! Il faut que tu sois heureux... Il me semble certain d'ailleurs, que mademoiselle Blanche sera fière de devenir ta femme.

— Bon Franck ! que Dieu t'entende !

L'heure du dîner ayant sonné, les deux amis s'apprêtèrent pour aller prendre leur repas chez le restaurateur, comme les étudiants, comme les Parisiens qui n'ont pas maison montée. Ni l'un ni l'autre ne soufflèrent mot sur le sujet en question. Un accord tacite existait entre eux. Etienne avait gagné sa cause.

Huit jours après, Franck s'habilla, le matin de la façon la plus irréprochable, avec habit et pantalon noir, avec gants et cravate blanche.

Eh quoi ! Franck mettait des gants !... Cela signifiait qu'il devait rendre une visite de cérémonie.

Les voisins, qui le connaissaient, sourirent légèrement en le voyant passer. Depuis bien longtemps notre original n'avait fait pareille toilette.

Il était brillant de la tête aux pieds. On eût dit qu'il allait assister à une distribution de prix et déposer des couronnes sur le front des lauréats, ou bien qu'il avait audience chez un ministre. En réalité, il se dirigeait vers la demeure de M. Clovis Guérin, petit propriétaire, habitant la rue Saintonge, au Marais.

Bientôt Franck demandait pour Etienne la main de mademoiselle Blanche Guérin, exposait avec orgueil, avec franchise, la valeur du jeune prétendant, et croyait fermement avoir réussi dans sa négociation, quoiqu'il n'eût pas reçu de réponse immédiate.

Était-il possible de refuser un gendre tel qu'Etienne ? Aucun ingénieur ne possédait un avenir plus assuré, ne promettait de plus brillants travaux.

Refuser Etienne ! Non, non : le soupirant de mademoiselle Blanche avait toujours marché à la tête de sa promotion, en laissant fort loin de lui ses rivaux.

Il ne connaissait pas d'obstacle ; il triompherait dans cette circonstance comme dans tous ses concours.

Voilà ce que M. Franck posait en principe.

Le mathématicien n'imaginait pas que M. et M^{me} Guérin gardassent quelque préjugé à l'endroit de la naissance d'Etienne. Il leur prêtait volontiers ses sentiments propres.

— Donc, se plaisait-il à conclure, donc, mon laborieux Etienne goûtera tout le bonheur auquel il aspire. Plus favorisé que moi, lui, il aura place entière au banquet du monde.

S'occuper de Rosalie, admettre les droits de cette femme à se déclarer hautement mère d'Etienne, cela n'entraînait pas dans l'esprit de Franck.

— Plus tard, décida-t-il tout d'abord, les événements indiqueront la marche à suivre, quant à la filiation de mon fils d'adoption.

En attendant, et d'une manière absolue, puisqu'Etienne aimait Blanche Guérin, il fallait vite célébrer le mariage. Rien ne pouvait empêcher ce dénouement. Une fois marié, Etienne deviendrait chef de famille, d'une famille légitime. Le problème de Franck allait se résoudre.

Quelle joie sans mélange ressentait le digne Franck !

Oui, le pauvre enfant recueilli par des écoliers devait enfin conquérir un rang dans la société.

Et qui avait accompli la noble mission d'élever, d'instruire, de diriger Etienne ? Qui avait patiemment cultivé son intelligence ? Qui avait fait de lui un homme remarquable.

C'était Franck, toujours Franck, dont l'œuvre s'achevait d'une façon transcendante.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE D'UNE VILLE D'EAUX

I

Où allons-nous ? Tel est le cri de la population parisienne, de ce tout Paris fashionable, — vingt mille personnes à peu près, — essaim doré qui s'appête à quitter le nid hivernal et à s'envoler aux quatre coins de l'horizon. Où allons-nous ? A Trouville, au Tréport, à Dieppe, à Biarritz ! En Suisse, en Italie, aux Alpes, aux Pyrénées, à Aix, à Cauterets ? Allons, dépêchez-vous de choisir.

Pour moi, je ne choisis pas, je suis blasé depuis longtemps sur les charmes de nos stations balnéaires ; j'ai dans le passé un souvenir qui me désillusionne à jamais de nos modernes villes d'eaux. Trouville, Dieppe, Aix, Cauterets, qu'êtes-vous en face du plus célèbre, du plus brillant, du plus confortable des casinos passés, présents et à venir ! je veux parler du casino de Martingaf !

Peut-être n'avez-vous pas connu Martingaf ; c'était pourtant la création suprême du célèbre X..., une des illustrations germaniques, que l'art de Mengin regrette encore plus que la grande finance. Je vous en parlerai donc.

Quand vous sortez de la ville de Carlsruhe, cet immense éventail en pierre de taille, vous vous trouvez, en vous dirigeant vers Stuttgart, sur une route jaune, sinuose, bordée de sapins, qui vous conduit droit à une grande plaine d'une aridité peu commune. Cette plaine, sèche comme le cœur d'un agent de change, c'est le pays de Martingaf. Vous découvrez la Forêt-Noire, qui forme à l'horizon une magnifique tenture de ténèbres ; les cimes des Alpes grimpent dans les nues, tristes, imposantes et sourcilieuses comme la barbe d'un vieux sculpteur ; on entend par moments les vagues mugissantes du Rhin, qui exécutent des points d'orgue, des notes élégiaques et d'énormes ballades.

L'illustre X..., ayant remarqué ce pays de Martingaf en se rendant un certain été à Baden-Baden, s'était dit qu'un homme intelligent qui aurait beaucoup roulé dans l'existence, pourrait fonder sur ce terrain quelque chose de neuf et de grandiose qui éclipserait certainement Hombourg, Spa, Bade, Aix-la-Chapelle, etc. Du reste, quand le célèbre inventeur vint poser les jalons de son entreprise sur cette terre de Martingaf, il n'y avait absolument, en fait d'habitants, que deux lapins allemands, élèves de Jean-Jacques Rousseau, établis là pour ne pas payer de contributions. Des savanes d'orties et de chardons couvraient une partie du sol. Pas la moindre végétation gracieuse, pas un rameau vert, pas même la queue d'un pierrot. Mais ces difficultés même excitaient l'incomparable faiseur.

— Vous verrez, disait-il, quand nous aurons ouvert les becs de gaz de l'annonce et de la réclame, vous verrez comme ce morceau de parchemin qu'on appelle Martingaf paraîtra tout d'un coup animé, plein, verdoyant d'ombrages, de fleurs et de villanelles.

II

Mais nous n'en sommes pas encore aux camélias de l'entreprise. Procédons par ordre.

X... commença par ramasser de l'argent ; vous pensez bien

qu'il n'eut pas beaucoup de peine. Il lui suffit d'un simple coup de tantam pour faire venir à lui une foule de capitaux naïfs. Les *Eaux de Martingaf* et X... à leur tête, quelle amorce irrésistible! Lesté du nerf de la guerre, il partit en campagne, et une fois sur le terrain : — Il s'agit, dit-il à son architecte, de me construire pour maison de conversation un local excessivement élégant et fantastique. Pour cela, je ne vous accorde que deux matières, le verre mousseline et le fil d'archal. Quant aux autres constructions, aux hôtels destinés aux touristes et aux joueurs, continuez sur le même plan.

Tout cela n'était que le prélude, la préface. Pour poser devant le public les eaux de Martingaf, encore fallait-il qu'il y eût des eaux. L'*impresario* ordonna donc à ses ingénieurs de creuser de toutes leurs forces à un certain endroit qu'il leur désigna. Quand l'entonnoir lui parut avoir acquis une profondeur suffisante, il les fit descendre avec une échelle de cordes et des lanternes, et leur cria du haut du trou :

— Ohé! là bas, avez-vous découvert quelque chose?

— Oui.

— Est-ce de l'eau minérale?

— C'est du charbon de terre!

X... ne se laissa pas décourager par cette tentative. C'était un esprit ferme.

— Nous exploiterons le charbon de terre plus tard, dit-il en redressant son col de chemise. Au surplus, je suis bon d'égarer mes recherches dans ces régions mystérieuses où la nature a enfoui ses « trucs... » restons à la surface du sol. Qu'on me construise ici un petit bassin. Je loue à Paris, place Maubert, un certain nombre d'Auvergnats, qui seront chargés de remplir toutes les nuits, à deux lieux de là, leurs tonneaux, qu'ils viendront vider dans le bassin. J'institue ainsi les eaux de Martingaf. Je puis y mettre tout ce que je voudrai : du sel, du poivre, du clou de girofle.

Homme de tête, homme d'exécution! Deux jours plus tard, X... lançait dans le public un prospectus énorme, surmonté d'une vignette éblouissante, représentant un château, sur le frontispice duquel on lisait en grosses lettres :

EAUX DE MARTINGAF

« L'efficacité de ces eaux pour toutes sortes de maladies, monomanies, malaises intérieurs et extérieurs, vient d'être universellement constatée par toutes les Académies de l'Europe, facultés, pharmacies, illustrations médicales des quatre parties du monde. Les eaux médicinales connues jusqu'à ce jour ont la funeste habitude d'exhaler toutes sortes de parfums assez désagréables en société : c'est l'hydrogène sulfuré, c'est l'ammoniaque, le chlore, l'œuf pourri, une foule d'horreurs que les médecins attachés aux établissements d'eaux thermales conseillent aux gens délabrés d'ingurgiter pour recouvrer la fleur, le coloris, toutes les roses du printemps et de la santé.

« Les eaux de Martingaf ont, au contraire, la prétention de n'offrir au goût et à l'odorat que des principes agréables. Essence de truffes, coulis d'écrevisses, sauce Robert, sauce aux crevettes, bouillon de faisan, voilà leur composition. Ces eaux conviennent surtout aux jeunes littérateurs étioilés par la muse, qui ont consacré la plus belle partie de leur jeunesse à courir après des éditeurs. Elles conviennent également aux pianistes voyageurs qui ont failli recevoir le knout pour avoir fait trop de victimes dans la haute société russe; aussi aux ténors italiens qui portent des corsets et se mettent, à la ville, du blanc de céruse sur le visage. Puis aux financiers, aux coulissiers expulsés de la Bourse, qui ont attrapé des rhumes de cerveau en faisant leurs affaires à la belle étoile.

« Les cures opérées par les eaux de Martingaf sont déjà si nombreuses qu'il faudrait plusieurs millions de rames de papier pour

les énumérer. Vous ne voyez pas autour de nos sources ces fantômes inclinés sur eux-mêmes, ces physionomies blêmes et chétives comme on en rencontre dans les établissements ordinaires. Tous nos malades rient, chantent à tue-tête, improvisent des ponts-neufs... »

III

Voilà pour la partie sérieuse et pratique des eaux de Martingaf. Reste maintenant le côté pittoresque, la physionomie des lieux, les sites, les promenades. Un pays d'eaux qui ne serait pas posé dans la publicité comme la vallée de Tempé, le bocage des bocages, l'oasis des oasis, serait bien assuré d'avance de n'avoir aucune notoriété. Les forêts d'orangers, les buissons de tubéreuse s'ouvrirent donc chaque jour... à la quatrième page des grands journaux. Toute la presse répéta que pour rêver, pour aimer, pour effeuiller les roses de l'existence, il n'y avait au monde que les eaux de Martingaf, les sinuosités ombreuses, les sites enchantés, les rameaux verts de Martingaf.

Tous les jours, nouvelles formules, nouveaux coups de trompette :

« Grandes chasses de Martingaf! C'est décidément le 1^{er} septembre prochain que doivent s'ouvrir les solennelles et magnifiques chasses de Martingaf. L'Europe entière va monter à cheval. Des meutes innombrables de caniches parfaitement dressés seront mises à la disposition de messieurs les touristes qui pourront chasser à loisir sous les auspices de ces intéressants animaux. Du reste, dans les chasses de Martingaf, vous n'avez à essayer aucune des fatigues ni des vicissitudes qui accompagnent ordinairement ce genre d'exercice. L'administration du casino a pris d'avance toutes les mesures pour que le gibier fût plein d'égards envers messieurs les étrangers qui lui feront l'honneur de le poursuivre. Il s'offrira à leurs coups en temps et lieu convenables... »

Le succès répondit pleinement à l'attente de X..., et il ne tarda guère à récolter le fruit de ses annonces prestigieuses. En vain quelques vieux Spartiates élevaient de temps en temps la voix pour tonner contre ces « infâmes tripots ». Tripot, grand Dieu! parce que le célèbre X..., homme de progrès, n'avait pas voulu négliger le jeu, le fond essentiel, le thème principal de tous les pays d'eaux... On jouait donc à Martingaf comme partout ailleurs, mais quelle supériorité dans les détails! comme on sentait bien, jusque dans les moindres particularités, la touche d'une organisation vigoureuse capable de renouveler tout ce qu'elle manie!

Vous ne voyiez que bien rarement autour des tapis verts de Martingaf de ces physionomies empreintes de fatalité, qui ont jeté un si mauvais vernis sur les anciens tripots parisiens. X... voulait que l'assemblée eût toujours, autant que possible, un air de bonne humeur et de folâtrerie. Les grincements de dents, les anathèmes étaient sévèrement interdits. Les tragédies étaient on ne peut plus mal vues. Du reste, latitude complète pour les mises, les enjeux. La banque de Martingaf tenait tout ce qu'on voulait. Dans les autres établissements, on vous limite à une certaine somme; dans les salons de Martingaf, vous pouviez risquer non-seulement votre argent, mais même vos effets de corps, vos bottes, votre gilet de flanelle, votre chemise.

Mais, parmi tous les établissements d'utilité publique dont l'heureux X... dota le plus heureux pays de Martingaf, il en est un surtout que je recommande à l'attention des directeurs de jeu. Ce bâtiment, ou plutôt cette enceinte, était un cimetière à l'usage des joueurs malheureux qui se décidaient à se couper la gorge ou à se faire sauter la cervelle à la suite de spéculations aventureuses. La vérité avant tout! Je ne puis pas dissimuler qu'il n'y eût à Martingaf, comme ailleurs, à enregistrer tous les ans un certain nombre de petits accidents. Mais quels progrès! On était sûr d'être enseveli, sans aucune rétribution, dans un terrain parfaitement ombragé, orné de cyprès et de saules pleu-

reurs en plein rapport. On vous garantissait une épithète soit en vers, soit en prose; vous pouviez même la commander d'avance à un littérateur très-distingué attaché pour cela à l'établissement.

Cœurs élevés, intelligences supérieures, vous me demandez ce que sont devenues les eaux de Martingaf? Hélas! faut-il l'avouer? lorsque la guerre se déchaîna sur l'Europe, et promena le long du Rhin ses canons Krupp, cet établissement incomparable fut un des premiers détruits. On osa accuser d'immoralité ces eaux de Martingaf si pures et si bienfaisantes! Qu'on dise encore que nous ne sommes pas dans un siècle sacrilège! Aux temps de crise et d'effervescence, on ne s'arrête pas même devant les établissements de jeu, ces hauts foyers de civilisation et de morale! On les rend responsables des légers accidents que la roulette occasionne par hasard dans le sein des familles. Il n'est que trop vrai qu'il faut désespérer de l'avenir du monde, puisque le casino de Martingaf, comme toutes les nobles choses de ce temps-ci, a péri sous la faux de la révolution.

Et le vieux cliché n'a pas tort : *Où allons-nous*, puisqu'on ne peut plus aller à Martingaf?

BARON SHOP.

REVUE DES MAGASINS

En vue des voyages et séjours dans les villes d'eaux, la *Scabieuse* (rue de la Paix, 10) a successivement établi les plus jolies séries de costumes de deuil et demi deuil, de vêtements et de chapeaux que l'on puisse désirer.

Parmi les derniers modèles édités, nous citerons un costume beige, gris deuil : — Jupon à traine, entouré de plissés de laine et de plissés de taffetas glacé, de nuance assortie, alternés et surmontés d'un bouillon. Le dos de ce vêtement est orné d'un V en taffetas, formant un col rabattu devant. Un autre V constitue la poche sur le côté du tablier, avec nœuds de ruban à longs bouts flottants. Le devant de la polonoise est orné, dans le bas, de deux biais de taffetas terminés par des franges; ces devants, drapés sur les côtés, se rattachent à la tunique, qui tombe en carré. Les petits côtés du dos se détachent à partir de la taille et forment des pans de ceinture, se nouant au bas de la tunique pour retomber sur la traine. C'est extrêmement joli.

Tous les costumes de la *Scabieuse* offrent, du reste, un caractère très-particulier d'originalité de bon aloi, qu'accepte sans hésitation la femme le plus comme il faut.

Le grand paletot *Duchesse*, dont nous avons parlé dernièrement, a un grand succès pour les eaux et les promenades du soir en voiture. C'est une sorte de mac-farlane en drap du Thibet ou de l'Inde garni de riches passementeries et franges de nuance assortie.

Le *duster-coat* de la *Scabieuse* est le vêtement indispensable pour le voyage. Établi en jolie étoffe anglaise, à petit damier noir sur noir, un peu brillante, et d'une forme peu ordinaire, il séduit qui le voit. Les manches sont boutonnées sur le vêtement devant et derrière.

Comme chapeaux, la forme amazone, la forme capeline, la toque, le béret, le tyrolien, voilà les modèles favoris, toujours en vue des eaux. Quant à l'ornementation, on peut sans crainte s'en rapporter à cette excellente maison : il n'y aura aucun regret à redouter.

— Il y a passementiers et passementiers : ceux qui sont à l'affût des productions de la mode et qui innovent constamment, comme le fait la maison VATELOT et Cie; et ceux qui se contentent de suivre les sentiers battus, changeant rarement leurs habitudes et n'étant jamais disposés à renouveler leurs modèles avant épuisement complet. Notons encore cette différence, que les maisons de gros du genre de celle de la rue Turbigo, 59, offrent de plus réels avantages à l'acheteur que les maisons de détail; il y a un bénéfice net et clair, pour une couturière ou une mère de famille, à pouvoir prendre les boutons par grosses ou demi-grosses, les galons par métrage de 25, 50 ou 100 mètres, etc., etc. Nous insistons beaucoup sur ce point parce qu'en province il y a souvent des femmes qui n'y songent pas; elles se contentent d'acheter leurs fournitures (mercerie et garnitures de robe) chez les merciers de leur localité, plutôt que de s'adresser à Paris dans une maison respectable et bien posée où, malgré le prix du transport, elles paieraient moins cher, tout en ayant la dernière nouveauté parue.

La maison Vatelot et Cie, que nous avons pris l'habitude de recommander à nos lectrices, possède de superbes assortiments en galons, passementeries, franges, filet, chenille, etc.; des collections de boutons de toute dimension et pour tous les genres; des dentelles de Mirecourt, des broderies à l'anglaise, des plissés de mousseline et de soie, etc.; tout ce qui forme, en un mot, la garniture de costume et constitue l'élément indispensable à l'état de couturière.

— L'innovation si heureuse apportée par M. DE PLUMENT à sa vente ordinaire de corsets et de tournures a eu le plus grand succès. L'annonce seule que nous avons faite dernièrement de cette jolie collection de jupons de percale a attiré un monde énorme dans les magasins de la rue Vivienne, 33.

Nos lectrices ont pris au sérieux nos conseils économiques à ce sujet, et bon nombre d'entre elles ont choisi chez M. de Plument jusqu'à trois de ces gentils jupons. Elles se trouvent ainsi à la tête de trois toilettes différentes avec la polonoise de ton neutre que nous leur indiquons. La toile grise est même fort appréciée à ce propos et d'un usage excellent. Le prix de ces jupons, qu'on nous reproche de n'avoir pas indiqué, varie entre 8 et 18 francs. Ce n'est pas ruineux!

M. de Plument, qui suit et connaît la mode aussi bien que nous, n'a pas manqué d'employer l'élément rouge pour quelques-uns de ses jupons; tantôt c'est un grisaille dont les plissés sont lisérés et coupés de bandes rouges; tantôt c'est le jupon lui-même qui est composé de plissés noirs et rouges alternés. Enfin, les combinaisons ne manquent point, ni le bon goût non plus.

— Avis! Toutes les personnes qui tiennent à être bien gantées doivent exiger absolument que leurs gants soient cousus par les excellentes *surjeteuses* de MORIX de Grenoble (Isère). Cette couture est incomparablement supérieure à toutes les autres; elle est très-solide, très-souple, très-mince, et réunit ainsi toutes les qualités désirables.

M. d'A.

A NOS ABONNÉES

Quelques-unes de nos abonnées se plaignent d'erreurs ou de retards apportés dans le service de leur journal. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour les satisfaire, mais le mal vient trop souvent de ce qu'en nous écrivant, soit pour s'abonner, soit pour renouveler leur abonnement ou faire changer leur adresse, soit enfin pour une réclamation quelconque, elles omettent d'indiquer exactement le titre de leur journal ou d'envoyer une bande, ce qui simplifierait tout. Nous les supplions, dans leur intérêt comme dans le nôtre, d'adresser directement leurs lettres à MM. AD. GOUBAUD ET FILS et de toujours spécifier le titre de leur journal, afin que nous sachions à laquelle de nos nombreuses publications s'appliquent leurs observations.

AD. G. ET FILS.

SOMMAIRE DU 1^{er} NUMÉRO D'AOUT 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} MARY D'AUBERVILLE. — Les Paroles d'or. — Causerie, par M. LUDOVIC SAUVEUR. — Echos de la mode, par M. Eugène CHAPUS. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Histoire d'une ville d'eaux*, par le baron SHOP. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1344, dessin de M. Jules DAVID : toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte : P. n° 344, dessin de M. E. PRÉVAL : toilette d'excursion. — G. n° 664, dessin de M. E. PRÉVAL : toilettes de bal pour ville d'eaux. — G. n° 666, de M. E. PRÉVAL : toilettes de villégiature.

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.